

suis sûr pour tous vos enfants du Nord qui se bercraient déjà d'espoir et soupiraient après l'heureux moment où ils pourraient se jeter à vos pieds pour recevoir votre bénédiction. Le bon Dieu dont les desseins sont cachés, en a jugé tout autrement. Il faut bien se résigner à tout en ce bas monde et adorer sa volonté sainte.

Vous me dites, Monseigneur, dans une de vos lettres, de prier et de faire prier pour le rétablissement de votre santé. C'est un devoir auquel je ne manque pas, Monseigneur, et j'ose dire que, si mes prières avaient tant soit peu de prix aux yeux de Dieu, vous seriez depuis longtemps réuni à vos enfants et rendu à leur affection.

En relisant vos lettres, Monseigneur, je vois clairement que votre cœur, toujours si bon et si tendre pour nous, est affligé. Vous vous regardez comme un Père loin de ses enfants, comme un général éloigné de son bataillon, comme un pilote séparé de son équipage ; voilà ce qui explique cette soif ardente de nouvelles et de détails qui sont du plus haut intérêt pour Votre Grandeur. Je vais donc essayer de faire droit à vos légitimes observations, Monseigneur, et consacrer les quelques moments de tranquillité que me donne l'éloignement de nos Montagnais, pour balbutier quelques mots. Ce sera comme une réparation de mon long silence et de la sobriété de nouvelles à laquelle je me vois condamné, depuis l'automne dernier, soit par mes absences, soit par mes voyages, soit par mes nombreuses occupations, qui augmentent chaque année avec les difficultés et la pauvreté du pays. L'hiver qui vient de s'écouler, Monseigneur, marquera parmi les annales de la Nativité et son souvenir sera un souvenir de désastre et de mortalité parmi nos pauvres sauvages. Vous avez appris par la lettre du Révd Père Le Doussal combien peu il s'en est fallu que nous fussions tous condamnés à toutes les rigueurs de la famine par la perte de nos filets, l'automne dernier. Je ne vous dirai pas, Monseigneur, quels furent alors les sentiments de mon pauvre cœur ! les larmes qui coulaient de mes yeux le disaient assez à nos Frères découragés. Ce n'est donc qu'à force d'économies et d'industries de la part de nos bons Frères et des révérordes Sœurs que nous avons pu sustenter notre école et nous rendre au printemps sans trop souffrir. Le bon Dieu est si bon ! Il y a tant de bonnes âmes dans le ciel et sur la terre qui prient pour nous et pour nos œuvres !

Votre cœur paternel sera bien affligé, Monseigneur, lorsque vous apprendrez la grande épreuve que la divine Providence a fait subir à la plupart de nos indiens, dans le rude hiver qui vient de s'écouler. Je compte en ce moment quarante-deux décès et sur ce nombre vingt-quatre sont morts